

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Laure Clouet d'Adrienne Choquette

Patrick Imbert

Numéro 42, été 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39710ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1986). Compte rendu de [Laure Clouet d'Adrienne Choquette].
Lettres québécoises, (42), 54–55.



Laure Clouet

d'Adrienne Choquette

«L'individu est peu de choses s'il n'a rien fait; s'il a fait quelque chose, c'est son oeuvre qui compte... Ce n'est pas tant par ce qu'elle contient de science qu'une oeuvre d'écrivain est irremplaçable, c'est par ce qu'elle contient d'amour. Le livre, comme l'amour, ne se donne véritablement que dans le silence.» (p. 11)

La lettre! Laure Clouet, cette recluse dans son orgueil de caste, au sommet de la pente plutôt dure aux pauvres de la ville de Québec, reçoit une lettre! C'est l'extraordinaire de cet événement, dans cette vie arrêtée, figée dans sa gangue (pas dans «sa gang» — ceci est pour plus tard, après la montée, relative d'ailleurs, des classes plus populaires) qui est mis en valeur.

Chez Germaine Guèvremont, à la campagne, au moins, c'était un homme, un étranger, un survenant qui bouleversait, qui angoissait et qui révélait le manque, en faisait don. Ici, ce sont quelques lignes tracées sur un bout de papier, pouvoir de l'écriture certes, que ne nierait pas Adrienne Choquette travaillant dans l'infime du détail au niveau du thème comme du point de vue du style.

Mais on voit bien jusqu'où le figé emporte car ce n'est pas cette présence toujours fuyante de l'écriture qui bouleverse la maison Clouet (maison au sens de lignée, de lignage un peu comme un certain Montbrunage bien connu). C'est bien la lettre matérielle même, cette pénétration choquante dans le resserré d'une vie intime réduite à sa plus simple expression, au mécanisme du métronome, à l'instar d'une vie caricaturale et réglée sur ce qui pourrait rappeler le trajet kantien faisant dire aux voisins du philosophe: «tient Monsieur Kant passe dans la rue, il est quatre heures.» Cette heure est bien pour la société de cette «bonne ville de Québec» *La Vingt-cinquième heure* de Virgil Gheorghiu, celle d'un monde qui s'effondre sans rémission.

Une lettre, point d'exclamation. Une lettre «avec le timbre-poste collé de travers comme si l'envoyeur avait été pressé ou que ce fût quelqu'un aimant à se singulariser» (p. 25).

À partir de cette négation philatélique de l'ordre établi et rationnel (ou cru tel), tout un monde, toute une confrontation, tout un conflit de génération, toute une rumeur sociale (du type de celle qu'a analysée Pierre Maranda, anthropologue, dans la ville de Québec) va travailler le monde d'en haut. L'affranchissement postal en annonce un autre, un peu comme en France, en passant du régime giscardien de droite au régime socialiste de Mitterrand, le profil de la République sur les timbres, à fait un virage de 180°, de la droite à la gauche.

Laure Clouet doit donc faire face à ce problème *immense*: une lettre! C'est bien pourquoi elle ne l'ouvre pas tout de suite. Rien de paradoxal, ici, bien au contraire. Il faut donner enfin l'élan à l'imagination. Un fétiche suffit: «Elle étira le bras, toucha le papier du bout des doigts, furtivement.» (p. 25)

Cette missive extraordinaire est une énigme. Qui ose écrire? Et pour dire ou (bientôt le soupçon exerce ses ravages) demander quoi?

La rumination devant cette intrusion trop évidente tient lieu de journal intime. En effet, après cette réception, l'auteur, Adrienne Choquette, fait l'historique de cette famille Clouet qui s'est toujours

raccrochée aux formules figées; les gens sont morts, bien sûr, en odeur de sainteté ou en héros car toujours, bien sûr (bis), noblesse oblige. Quant au journal, c'est-à-dire à l'imaginaire de cette coterie du haut de la colline, Adrienne Choquette, d'une phrase brève et incisive, comme seule elle sait le faire aurait dit Balzac, le réduit à néant: «La plupart tenaient un journal intime dans lequel, d'une écriture ornée, elles émettaient gravement des jugements infantiles.» (p. 30)

Mais finalement la nouvelle est lue. Horreur! Des jeunes, vaguement parents veulent s'installer à Québec et demandent à Laure Clouet d'habiter chez elle le temps de trouver un appartement.

Scandale immense! «Après tout, Anine a vingt ans, elle est de ces jeunes qui n'ont pas plus de tête que de sous.» (p. 41)

Laure Clouet décide toutefois, en un coup de tête inexplicable pour Hermine sa servante, d'inviter ces jeunes à rester chez elle. Elle s'ouvre ainsi à la «folie», à la «révolution», au viol de son intimité.

Après la lettre donc, le refrain! «Cela ne m'empêchera pas... J'ai décidé d'inviter monsieur et madame Maurice Brière (p. 77) [...] Cette phrase... Elle avait dit cette phrase [...] C'était une phrase qui sentait la rébellion envers tout un passé et elle n'avait pas craint de la prononcer à vingt pieds du portrait maternel [...] J'ai décidé... Rien ne m'empêchera...» (p. 80, 88 et 89).

Ce refrain, retour de *Maria Chapdelaine* (Nous sommes venus et nous sommes restés), de *Menaud maître drapeur*, nous rappelle qu'il ne suffit pas d'être un peuple qui ne sait pas mourir, que le passé est une identité insuffisante, que le passé seul est une mutilation profonde. Le refrain qui fait lire intertextuellement les autres refrains, ouvre, ici, sur le présent, un présent à rattraper, vite, très vite, avant qu'il ne soit définitivement trop tard.

La continuité n'implique pas plus la permanence restrictive que le rejet total. Difficile équilibre évoqué par cette répétition, ce chant de la volonté subite, de la séparation, de la coupure ombilicale qui, enfin, met la mort en face au lieu de l'occulter, de la refouler comme cela se produit régulièrement par le biais des conventions de cette société-là: «— Je te l'avais dit, ma pauvre fille, que ta vocation était dans ton tablier! ricana Mme Clouet. Elle darda soudain sur la veuve un oeil fixe: 'Noue-le à tes reins une fois pour toutes et qu'on n'EN parle plus!' Hermine s'était affinée. Elle comprit que la mort tenait tout entier dans un pronom. Dès lors, le pauvre Paulo connut au cimetière un oubli proportionné à la place qu'il avait tenue dans la société.» (p. 86)

Paulo mort, le pronom impersonnel prend tous ses droits, surtout pour le personnel de la maison encarcanné dans les devoirs d'une vie suintant l'ennui de la soumission profonde. Le EN, lu de droite à gauche comme NE, c'est-à-dire comme négation, est l'envers de la lettre, de la missive. La discrétion, la timidité, l'oc-



Adrienne Choquette

cultation par ce EN/NE sont l'inverse de l'écrit qui s'impose, de l'objet lettre contenant une personnalité, une communauté qui cogne à la porte, une nouvelle alliance, une nouvelle société qu'évoque aussi Roger Lemelin dans *Au pied de la pente douce*: «Pourquoi ne pas en convenir? Nous n'avons pas su ou pas voulu voir au delà de notre époque et de nos intérêts particuliers. Nous avons vécu en vase clos sans comprendre que l'asphyxie était inévitable. Voyez-vous, il faut de fameuses provisions de génie ou de vertu pour se passer des autres... Allez, c'est nous-mêmes qui avons donné au peuple le droit de nous juger et les moyens de nous remplacer.» (p. 104)

Mais, évidemment, cette modification ne se fait pas sans déchirement ni sans heurts. La transformation déplace souvent des comportements précédents dans une mutation que personne ne contrôle plus. Ainsi, ce court roman qu'est *Laure Clouet* est bien un lieu de passage, une étape, avant que la jeune génération se trouve un appartement, que les tours des promoteurs jettent une ombre menaçante sur les demeures ancestrales. Le mouvement alentour transforme cet îlot en un lieu de dérive complète alors que s'organisent en fait le présent, l'avenir autrement.

La lettre, cet élément anodin de prime abord (mais dont l'importance énorme a été soulignée par Lacan au sujet de Poe), comme la folie de Menaud, est bien un avertissement. Les cloisons ne tiennent plus, l'étanchéité est un leurre. La lettre prouve que tout le monde est en train d'être une personne déplacée, que tout un chacun devient survenant, que les rapports sociaux jouent dans la complémentarité constante déséquilibre/rééquilibré. C'est bien ce que souligne la phrase de conclusion qui, elle aussi, est un avertissement: «*Tu as longtemps marché dans un désert. Te voici au bord d'une oasis. Ne bois pas trop vite à la source, elle te ferait plus de mal que le sable sec.*» (p. 105)

Il est donc des êtres comme Laure Clouet qui ne sont encore prêts, ni pour le *Refus global*, pourtant antérieur, chronologiquement parlant, mais pas idéologiquement ni culturellement, ni pour le «village... global». Ni Borduas ni McLuhan mais la révolution... bien... tranquille! □

Adrienne Choquette, *Laure Clouet, La nuit ne dort pas*. Montréal, Fides, Nénuphar, 1975, 195 p.
Première édition, Institut littéraire de Québec, Québec, 1961, 135 p.

LAURE CLOUET
LAURE CLOUET
LAURE CLOUET
LAURE CLOUET

nouvelle
par

ADRIENNE
CHOQUETTE

Les Presses Laurentiennes